

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 20 [i.e. 21]

Artikel: Lausanne, 18 mai 1878
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184747>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 18 Mai 1878.

Nous avons publié, dans le courant d'avril, un article intitulé : *Le chevalier de Volovens*, titre sous lequel M. H. C. s'est abrité pour nous vanter les gourmets et la bonne chère, tout en faisant une charmante réclame en faveur des pâtés de M. Genand à Vevey. Nous n'avons pu nous empêcher de faire suivre cet article de quelques réflexions dans lesquelles nous témoignions notre regret de voir notre collaborateur dépenser autant d'esprit pour une cause aussi peu intéressante, et proclamer hautement qu'on doit vivre pour manger.

Aujourd'hui, M. H. C. répond à nos observations par les lignes suivantes :

Monsieur,

Jamais vous n'êtes plus raison que lorsque, reprochant au chevalier de Volovens sa tendance à vivre pour manger, vous exprimâtes le désir de me voir prouver qu'il vaut mieux manger pour vivre.

Je connais cependant un être qui ne vécut jamais pour manger et qui, au contraire, eut toujours si peu à se mettre sous la dent qu'il finit par mourir de faim.

Par une de ces matinées d'automne où la nature semblable à une jeune vierge qu'on sacrifie à un vieillard tout blanc (*l'Hiver*) se pare de ses plus beaux atours pour briller encore une fois, je pris ma canne et mon chien et nous nous dirigeâmes vers les vignes.

L'air était pur et vif; le soleil répandait sa pourpre sur nos monts; le feuillage des bois se nuancait de mille teintes variées; les poiriers étaient rouges et amarantes, les cerisiers étaient orangés et l'on pouvait à peine distinguer l'or des raisins d'avec l'or des pampres jaunies par l'automne. Les vigneronns étaient radieux, car la vendange était abondante. On n'entendait que des chansons dans les vignes, tout respirait la joie, et pendant que je suivais machinalement la route, mon âme s'élançant en pensée vers des régions élevées, je me disais : Oh qu'il est doux de vivre dans un si beau pays et d'entendre chanter un peuple lorsque ses chants respirent l'abondance, la reconnaissance et la liberté !

J'en étais là de mes réflexions, lorsque j'entends

sur la route les cris de : *Hii donc ! Husti, gremlin*, accompagnés de coups de fouet cinglés par un bras d'Hercule sur les flancs d'un misérable animal, et qui retentissaient comme des coups de hache sur du bois dur.

De loin je ne distinguais pas si la pauvre bête était un âne, un mulet ou un cheval ? En m'approchant, je vis que ce n'était ni l'un ni l'autre, mais une pauvre petite jument, maigre, décharnée, pelée, osseuse, vrai squelette de cheval qui traînait à la montée une lourde charrette et semblait près de succomber.

Cet animal infortuné était si transparent que si l'on avait pu introduire dans son abdomen un bec de gaz, il aurait certainement servi de lanterne.

En examinant la jument, je remarquai qu'elle avait deux yeux magnifiques...

Ce que peuvent les yeux !!

Je suis membre de la société pour la protection des animaux, j'aime les bêtes; est-ce par analogie, par sympathie, par parenté, qui sait?... et je me dis : sauver cette pauvre bête de la misère et du bourreau en l'achetant, serait une bonne action et peut-être en même temps, une brillante affaire?... Je faisais comme Perrette et le pot au lait.

Eh, l'ami ! dis-je au bourreau, combien vendez-vous votre cheval ?

— Voulez-vous l'acheter ?

— Pourquoi pas ?

— Eh bien je vends cheval, harnais et charrette, tout le bazar pour cent francs.

Le cheval était français donc, il comprenait ma langue et il m'adressait des regards suppliants et profonds...

Sans examiner d'assez près ce sac d'os, ces dents longues comme certains discours et me laissant prendre par les yeux :

« Je vous donne 50 francs du cheval avec son collier, lui répondis-je. » Je combinai déjà que je pourrais faire des études anatomiques avec le microscope et de l'ostéologie sur un cheval vivant, ce qui pourrait me conduire à des aperçus scientifiques tout nouveaux ! Puis, j'engraisserais l'animal en le nourrissant bien ;... je ne me faisais cependant pas d'illusion sur l'avenir de sa queue, niquetée jadis... et qui ressemblait à un énorme pinceau à barbe, mais je jouissais par avance de voir le bourreau prendre la place de la victime et je regrettais instinctivement

de n'avoir pas à lui rendre les coups de fouet dont il était si prodigue.

Eh bien ! cher *Conteur*, sitôt pris, sitôt pendu, le cheval fut dételé, je le payai et me voilà propriétaire de Pégase ! « Gothon ! dis-je à une vieille vendangeuse, conduisez, s'il vous plaît, ce cheval à la maison, dites à madame que ce sera mon *cher* cheval et que je le baptise : *Bel Oeil* ».

En rentrant chez moi, que de châteaux en Espagne ! Bel Oeil deviendrait une belle jument poulinière, je fonderais une nouvelle race de chevaux dite : la *Race bel œil*, j'aurai des primes et je vendrais chaque rejeton au moins mille francs... Et puis, c'était l'essentiel, la pauvre bête échappait à ses tortures.

J'avais compté sans mon hôte, car, hélas ! le cheval ayant toujours eu faim, avait perdu l'habitude de manger, et, contrairement à Volovens, il ne pouvait plus manger pour vivre. Il refusa l'avoine, prit quelques gorgées de vendange dans une cuve, et on le soutint ainsi pendant quelque temps avec de la mie de pain.

Je le mis au vert dans une prairie ; il y passa quelques semaines ; mais comme vers le soir, son train de derrière trop labouré dès l'enfance par le fouet, refusait son service, le cheval s'asseyait comme un chien et restait là immobile comme certains dieux de l'antiquité...

Il songeait, probablement, à son âge avancé, aux souffrances passées, aux vicissitudes chevalines, à tant de péripéties, et enfin à la cruauté des hommes, à sa mort qui s'approchait, et ses beaux yeux avaient encore des éclairs...

Or, comme la vie semblait lui être à charge, je le donnai à un Fribourgeois, de mes amis, homme excellent pour les gens et les bêtes. L'ayant attelé à côté d'un autre, comme à la première montée il refusait de marcher, il dut le hisser sur le char et le faire traîner par l'autre, puis il l'abattit.

C'est ainsi que finirent les maux de Bel Oeil. Or, entre Volovens et Bel Oeil, je vous demande quel était celui qui méritait le mieux de vivre ?

Je demeure, cher *Conteur*, votre, etc.

H. G.

La réplique est ingénieuse ; mais on éprouve une surprise bien naturelle au dénouement de ce petit drame. Ne préférerait-on pas voir la pauvre rossinante mourir chez son protecteur que traînée misérablement à l'abattoir ? Et comment interpréter ce sentiment de générosité qui consiste à faire don à un *ami* d'une bête qui est à bout de forces et à laquelle « la vie semble être à charge. »

N'en déplaise à notre cher correspondant, le fait ne nous paraît pas très chevaleresque.

La Graphologie.

Vers 1871, l'abbé Michon inaugurait, à Paris, dans des séances publiques, une nouvelle science d'après laquelle il suffit d'examiner quelques lignes de l'écriture d'un individu pour deviner son caractère.

L'abbé Michon publia divers écrits sur ce sujet qui lui attirèrent de nombreux adeptes. Plusieurs d'entre eux firent de la graphologie une étude spéciale, et, en hommes convaincus, donnèrent dans diverses villes des conférences qui ne furent pas sans succès, le hasard les favorisant toujours une ou deux fois sur dix, comme ces somnambules qui prétendent lire dans votre pensée et connaître ce que l'avenir vous réserve ; de temps en temps, elles touchent juste, et il n'en faut pas davantage pour éblouir la foule crédule et faire crier au miracle.

Il suffit de se rendre compte des nombreuses variations que subit l'écriture d'un homme suivant les circonstances dans lesquelles il prend la plume, suivant sa disposition d'esprit, pour se convaincre que la science de l'abbé Michon n'arrivera jamais à des résultats concluants. Je vais en donner un exemple.

Une circonstance tout à fait imprévue me fit passer une soirée dans un salon de Lausanne, où l'on avait invité un monsieur de Paris, profond admirateur de l'abbé Michon, et qui se propose de donner prochainement quelques conférences à Genève, et peut-être à Lausanne, sur les secrets renfermés dans la forme des caractères que nous laissons échapper chaque jour de notre plume. La conversation devint très animée ; les démonstrations du professeur, sur les divers échantillons d'écriture qu'il exhibait et d'après lesquels il disait avoir dépeint avec la plus grande fidélité les aptitudes, les défauts ou les qualités de ceux qui les avaient tracées, faisaient une réelle impression sur l'assistance.

Vivement désireux de mettre sa perspicacité à l'épreuve d'une manière plus palpable, je sortis de mon calepin un billet que j'avais reçu quelques semaines auparavant d'un de nos avocats et hommes politiques les plus distingués. Ce billet avait été écrit un peu à la hâte ; les phrases en étaient brèves, mais le sens très clair. Le professeur de graphologie mit ses lunettes, l'examina attentivement, branla la tête d'un air attristé en disant à demi-voix :

— Pas de suite dans les idées... exagération... écriture saccadée... Puis, posant l'index sur son front : Ma foi... ajouta-t-il, s'il n'est pas aliéné... il a la tête bien malade !

J'eus peine à contenir un éclat de rire, mais, ne voulant pas détruire d'un seul coup ses illusions, ni celles de la compagnie, qui paraissait l'écouter avec le plus vif intérêt, je lui dis :

— En effet, monsieur, il est bien malade !

— Ah ! fit le professeur de graphologie, tout fier de son pronostic, vous voyez !

Et l'assistance de répéter : C'est merveilleux ; c'est vraiment admirable !

Nous avons oublié de demander au professeur comment il s'y prenait pour deviner le caractère des individus qui n'en ont pas.